

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir: 46, Rue Maciel.
De 3 à 9 Heures du soir rue Uruguay 26.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Tous les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Coopérative» N° 339.

Impresos en los talleres de la imp. LATINA.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. BOCHI LUTARD — Édition et Administration: rue URUGUAY 26.

Souvenirs

Paris 3 octobre 1898.

La mort de la noble femme dont les Parisiens démain salueront le cercueil réveillé en moi de doux et tristes souvenirs. Je suis l'un des rares privilégiés qui eurent le douleur honneur d'assister à l'agonie du président Carnot et les moindres détails de la nuit du 24 juin 1894 sont restés profondément gravés dans ma mémoire et dans mon cœur. Je me rappelle tout de ces heures tragiques où l'apothéose d'un grand Français s'acheva en un martyre affreux.

Mais ce n'est pas cette vision shakespeareenne de souffrances et de larmes que je veux évoquer aujourd'hui. Devant la tombe qui va s'ouvrir, j'éprouve le devoir de ne parler que de celle qui, dans le deuil universel, se montre une héroïne de la douleur.

J'ai encore devant les yeux le spectacle de la grande cité lyonnaise, au lendemain de la catastrophe. La population tout entière était solle de colère et de désespoir. Depuis minuit jusqu'à l'aube, les magasins suspects de donner asile à des compatriotes de Caserio avaient subi des assauts redoutables; et il y avait sur les trottoirs, de feux de joie où flambaient des mobiles.

A la première heure, le train spécial arriva, qui amena l'illustre veuve. Malgré la nuit blanche passée à entendre râler la victime, puis à courir dans la ville bouleversée, je voulus être des premiers à m'incliner sur le passage de la malheureuse femme. Et je me souviendrai toute ma vie du tableau qui, pendant quelques secondes, passa devant nous. Mme Carnot descendit de wagon, enveloppée dans un grand manteau noir: sous la vollette, qui de Paris à Lyon, avait dû essuyer bien des fâmes, le visage était pâle, d'une pâleur de statue. Elle alla, les yeux baissés, sans prendre garde aux hommages silencieux qui lui faisaient cortège, jusqu'à la voiture qui s'ébranla en un rapide galop. Et nous tous qui étions là, journalistes, personnalités officielles, restions muets devant cette vivante image de la douleur. Quel caractère quelle noblesse et quelle dignité!

Il y a des angoisses qui crèvent, gesticulent, s'abandonnent; des peines cruelles qui ont besoin d'espace et de bruit pour se manifester. L'âme endolorie de Mme Carnot sembla se replier sur elle-même pour ne se rouvrir jamais. Elle voulut garder pour elle seule le trésor caché de son chagrin; pendant plus de quatre ans, elle fut la grande inconsolée qui suyt les condoléances. Sa belle figure aristocratique avait repris son sourire; mais son cœur, mortellement blessé, pleurait toujours.

Un jour — quelques semaines après l'assassinat — Mme Carnot apprit par un familier de l'Elysée le rôle modeste qu'il m'avait été donné de jouer pendant la fatale nuit. On lui avait dit que je possédais une précieuse relique, rapportée du chevet de l'agonisant: mon mouchoir trempé du sang de la victime et qui tout d'abord avait servi à étancher la plaie. L'illustre veuve me fit exprimer le désir d'avoir ce morceau de toile dont j'avais déjà distribué des fragments à quelques amis. Ce désir fut pour moi une volonté à laquelle respectueusement j'obéis.

Le lendemain, je recevais du général Bouris la lettre suivante:

«Cher monsieur, j'apprends avec quel empressement vous avez déclaré au vu de Mme Carnot. Vous avez consenti à vous séparer de votre mouchoir imprégné du sang de notre bien-nommé Président. Vous avez compris le sentiment qui fait rechercher par Mme Carnot tous les objets qui se rattachent aux cruels incidents de cette nuit terrible. Elle veut en faire de pieuses reliques dont elle ne se séparera plus. J'en ai pas oublié, croyez-le bien, votre présence dans la chambre de notre martyr pendant cette nuit d'angoisses. J'avais remarqué le zèle discret avec lequel vous cherchez à venir en aide aux médecins inquisitifs, hésitez à nous conserver cette précieuse existence. Je vous ai voué dès lors des sentiments qui ne s'effaceront pas, croyez-le bien, de ma mémoire.

«Veuillez agréer, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments reconnaissants et dévoués: Général Bouris.

Si je reproduis cette lettre, ce n'est pas par vanité d'un pieux devoir accompli, mais bien parce qu'elle m'est une occasion de dire ici une chose dont je suis très fier et qui jusqu'à ce jour est restée ignorée.

En quittant l'Elysée, Mme Carnot était venue habiter un quartier tranquille, près des Champs-Elysées: elle s'était installée dans l'avenue de l'Alma, à quelques centaines de mètres du musée Galliera que j'ai l'honneur de conserver. Un après-midi, une femme en deuil vint frapper à la porte de mon cabinet: c'était elle. Sans rien dire à personne, en voisine, Mme Carnot venait me remercier de lui avoir cédé le souvenir ensanglé que j'avais rapporté de Lyon. Les quelques minutes pendant lesquelles sa voix douce et discrète sonna à mes oreilles sont pour moi restées inoubliables et je garde la vision d'une femme admirable, dont le caractère était à la hauteur de l'esprit et de l'œuvre. Si je n'ai jamais raconté cette démarche qui se-

ra l'honneur de toute ma vie, c'est qu'elle m'avait prié de n'en rien dire et qu'elle même, j'en suis sûr, la tint cachée toujours.

Et voilà la femme qui s'en ira, demain, dormir à l'ombre d'un cyprès. Le cimetière qu'elle a choisi n'est pas de ceux où se déplacent orgueilleusement les pompes funèbres et où les curieux vont flâner. C'est un coin de terre abandonné, silencieux, modeste. C'est là, près du Trocadéro, sur une hauteur qui domine le Panthéon où le président repose, que Mme Carnot viendra, accompagnée des regrets du pays entier. Elle a voulu une tombe simple et discrète, comme fut sa vie.

CG. FORMENTIN

LE PARTI

L'Opposition Intellectuelle Française

La crise juridique, sentimentale et sociale qui prendra, dans l'histoire de la troisième république le nom d'*«Affaire Dreyfus-Esterhazy-Zola»*, a mis en question un mot, un abstrait et noble mot, celui «d'intellectuel». On ne le prononçait point, jusqu'ici, à la légère: il signifiait une foi, il engagait un honneur spécial. C'était comme une investiture morale, une constatation d'aristocratie hautaine et discrète, la dernière qui fut authentique, inaliénable et logique dans la démocratie moderne. Elle fondait expressivement la seule noblesse que puisse concevoir la société du domaine, une noblesse tout intérieur, conquise par son possesseur et retournant par les œuvres, après sa mort, à l'ennoblissement impersonnel et collectif de l'humanité.

Ce mot, ralliement de l'élite internationale, nous venait de le voir rabaissier, gaspiller et flétrir par une foule de gens qui n'avaient aucune qualité pour le définir, l'assumer ou le comprendre. Il a, par eux, traîné dans mainte feuille piteuse, encouru les avanies de polemistes sans caractère; sa dépréciation systématique a servi les rancunes des illétrés, rejoué les incapables, satisfait les revanchards jaloux de tous ceux qui désirent ce beau titre mais suient la conduite et le travail par qui le mériter. Mon dessin sera d'user ici de l'indépendance largement accordée par le COURRIER FRANCO-ORIENTAL pour relever ce beau titre et exposer au lecteur quelques hypothèses dont la sincérité sauverait l'audace.

Nous savions par l'expérience que l'intelli, égalité pure intervenait difficilement dans la presse quotidienne, et y était plutôt considérée comme nuisible au journalisme d'informations et d'affaires qu'inaugurèrent les Nefziger, les Ville-Nessant, les Girardin, et d'où est née, de par le développement de leur impulsion néfaste, la conception sans beauté de trop de directeurs actuels. N'est-ce pas tout récemment que les rédacteurs d'une des principales feuilles parisiennes, conviés par leur chef, s'entendent avec stupeur recommander au dessert: Le principe fondamental que vous ne devez jamais oublier sans huire à la prospérité du journal, c'est de n'enconcer jamais une idée nouvelle? Un admirable conte de Villiers de l'Isle-Adam, résume ce conflit insoluble de l'originalité et du journalisme, indiqué à quel degré l'idéophobie est inseparable de cet appareil à diffusion d'idées» que devrait être la presse et qu'elle ne laisse pas de se prétendre. Mais si l'infériorité de la critique littéraire et dramatique, l'exagération des racontars, l'excès de vanité des chroniques et historiettes, le manque de tenue et de style de nos feuilles, à quelques exceptions près, nous étaient connus, si nous nous accoutumions à leur ton discord, à leur désordre, à leur culte des clichés et des facéties, du moins n'avions-nous jamais pensé que leur haine pour l'intellectualisme fut vivace au point que son nom seul leur paraît la suprême injure. Et ce n'est pas sans une pénible ironie que les meilleurs de nos écrivains l'ont accepté. Jamais d'ailleurs il ne fut fait plus étrange emploi d'un mot: et il est clair qu'à l'entendre employer tour à tour M. Anatole France, M. Séailles, M. Duclaux, ou M. M. Rochefort ou Vervoot, il devient impossible de s'accorder sur le sens du mot «intellectuel». Il est trop clair, cependant, à tout esprit élevé, pour que les premiers de ces messieurs perdent leur temps à l'expliquer aux autres, dont tout ce qu'on peut dire est qu'ils n'ont aucun droit à le prononcer.

L'intervention des «intellectuels», intervention d'abord née, puis unanimement jusqu'à l'évidence, dans l'affaire Zola, déchainé, la colère des représentants de l'opinion chauvine, de l'éducation bourgeoisie, de libéralisme mitigé, qui supportaient avec une gène sourde cette caste de protestataires à condition qu'elle fut muette. Il y avait comme une convention tacite; l'élite achetait de son désintéressement et de son retrait des choses publiques le droit au dédain silencieux. Tout au plus une partie de ses membres communiquait directement avec le peuple; elle s'absténait de tout rapport avec les classes dirigeantes et la presse qui les résume. «L'apolitisme» était de plus en plus l'attitude des intellectuels; et à ce prix seulement la majorité respectait leur indépendance. Nous

sympathissons manifestement pour eux pour l'esprit de liberté, s'éveiller la colère de la classe moyenne, l'airgeur des faiseurs de chroniques, la délation; et il s'en fallut peu que le fut d'admirer Ibsen, les impressionnistes et M. Mallarmé ne parût aussi criminel que d'approuver l'usage de la nitro-glycérine considérée comme argument sociologique. Plusieurs leaders des journaux parisiens expliquaient au public, avec la désinvolture qui caractérisait leur style non moins que leur équité, la corrélation manifeste de ces goûts, et l'urgence d'en punir simultanément la minorité pensante par quelque honnête loi répressive; maintes députés en gardaient le projet en tapisserie qui, dans sa verte jeunesse, batailla contre l'empire. Mais la loi ne sortit pas, parce que le propre de nos Parlements est de n'aller jamais au bout de leurs intentions, et qu'avec toute l'inclination du monde à imiter les dictatures ils sont gênés des principes libéraux que leurs imposent le régime pour désoigner ceux-ci autrement qu'en secret. L'irritation des publicistes zélés n'aboutit donc qu'à une malédiction toute platonique sur ceux qui ne pensent pas comme la généralité.

(à suivre.)

Les Courriers
d'Ambassade Allemands

On a beaucoup parlé, au cours des dernières informations sur les origines de l'affaire Dreyfus, de certaines interceptions de pièces destinées à l'empereur d'Allemagne, qui auraient été faites dans le trajet de ces pièces de l'ambassade allemande de Paris à Berlin.

Il est à cet égard fort intéressant de connaître la façon dont voyagent les documents que l'ambassadeur de Guillaume II adresse à son souverain, ou vice versa.

Ces pièces sont confiées à des courriers spéciaux. Ces agents sont tous des officiers de gendarmerie (Feldjäger), recrutés dans le corps des forestiers. Il y en a toujours 12 à 20 de piéton à Berlin, près à partir. Ce sont, en général, des premiers-lieutenants. Ils dinent au «Norddeutscher Hof» et c'est là que les huissiers du ministère des affaires étrangères leur donnent les ordres.

Celui dont le tour de service est arrivé se rend alors au ministère ou lui remet, contre un bordereau quittancé, une valise en cuir, scellée d'un sceau spécial et munie d'une serrure à secret. Les actes contenus dans la valise sont inscrits, en présence du courrier, sur le bordereau.

Le courrier reçoit des instructions détaillées. Si la valise ne contient pas de documents importants, il peut laisser aux bagages; elle n'est en aucun cas visitée à la douane. Dans le cas contraire, il la prend avec lui, comme bagage à main, dans le coupé de la première classe où il voyage lui-même.

Les dépêches chiffrées, les lettres adressées à l'ambassadeur personnellement, les lettres de l'empereur ou adressées à l'empereur ne sont jamais mises dans la valise, mais dans une poche en cuir que le courrier porte sous

ses vêtements.

Le courrier prête le serment de ne jamais se séparer de ses dépêches et de les défendre au prix de sa vie. Dès qu'il est arrivé à destination, il se rend immédiatement, que ce soit de jour ou de nuit, à l'ambassade et remet personnellement, contre quittance, l'objet de sa mission, puis va prendre son quartier, où il attend les ordres pour le voyage de retour.

Lorsque l'empereur est en voyage, les courriers porteurs de dépêches pour le souverain se rendent jusqu'au lieu où il se trouve. Lorsqu'il est sur mer, un avis est toujours sous vapour au port d'attache, prêt à rejoindre le yacht impérial.

En présence de ce luxe de précautions, il paraît bien difficile d'admettre l'histoire sensationnelle que nous donnait, l'autre jour, le «Daily News», faisant remonter l'affaire Dreyfus à un vol de documents diplomatiques, commis par la police française au préjudice du gouvernement allemand. — P.

Sur la Route de Khartoum

SUR LA MER ROUGE.—ARRIVÉE DE NUIT A MASSAOUAH.—LES NAVIRES DE GUERRE SEBASTIANO-VERNIERI ET VULTRUM.—QUELQUES MOTS SUR LA SITUATION POLITIQUE EN ERYTHRÉE.—ÉPISODES DU DÉBARQUEMENT.—BRÈVE TOPOGRAPHIE DE MASSAOUAH.

Massaoeah, le 4 Octobre de 1898.

Le 31 Septembre à 8 heures du soir, notre vapeur a levé l'ancre et quitté le port de Suez; peu à peu se sont effacées les dernières lumières de Port-Tewfik, et bientôt nous avons été roulés par les vagues merveilleusement bleues de la mer Rouge. Longue et monotone navigation de trois jours et demi, pendant laquelle nous n'avons pu pour nous distraire que la contemplation des montagnes brûlées de la côte africaine du golfe de Suez, de la crête dentelée et vaporée du Sinai, ou des récifs madréporiques qui surmontent, comme au rocher des Deux-Ponts, des phares,

précieux fanaux pour le navigateur. La chaleur était relativement supportable, grâce à un vent de Nord qui ne cessait de souffler, et qui activait en même temps la marche du navire.

Dans la nuit du samedi 3, au dimanche 4, vers minuit, devant nous brillent des lumières de Massaoeah. Nous distinguons successivement les silhouettes des bâtiments de la presqu'île d'Abdel-Kader et de la presqu'île de Ghéras, le navire de guerre «Sebastiano-Vernier», mouillé devant Ghéras, enfin les réverbères des quais de Massaoeah; nous nous amarrons entre minuit et 1 heure, à quelques mètres de la terre. Puis, après un court réveil occasionné par le branle-bas de l'arrivée, tout le monde reprend son sommeil interrompu; nous ne débarquons qu'au jour et nous avons donc encore quelques heures de repos; il faut en profiter.

En rade, à peu de distance de la pointe de Ghéras, est mouillé, ajoute, le «Sebastiano-Vernier»; c'est un petit stationnaire monté par 80 hommes d'équipage et commandé par un capitaine de corvette assisté d'un lieutenant de vaisseau et de trois sous-lieutenants (grade qui correspond à celui d'enseigne dans notre marine). Le «Sebastiano-Vernier» porte le nom de l'inventeur de vernier, indispensable élément des instruments mathématiques. Il doit être rejoint à bref délai par le «Vulturne», en ce moment à Port-Saïd, où il attend un nouveau commandant. C'est le «Vulturne», dont une partie de l'équipage fut massacrée à la côte du Benader, lors du désastre de l'expédition Cecchi. Les deux stationnaires italiens ont pour mission de surveiller la côte entre Massaoeah et notre possession de Djibouti; ils font aussi de fréquents voyages de Massaoeah à Aden et réciprocement.

Ce n'est pas que la situation actuelle de l'Erythrée exige de bien grandes précautions; tout est calme et à la paix... jusqu'à nouvel ordre. Le plénipotentiaire italien à la cour de Mélik, le capitaine Ciccodicola n'a pu obtenir la solution de la question de la délimitation des frontières entre l'Erythrée italienne et l'Abyssinie, mais il a obtenu le maintien du statu quo pendant un an; cette question irritante est donc renvoyée, sinon aux calendes grecques, du moins à un an.

La colonie n'a plus de gouverneur militaire; pour marquer les intentions politiques du gouvernement italien, on donne à la colonie un chef civil, M. le député Martini, qui est en congé en Italie. Les mauvaises langues disent que M. Martini a un peu fait comme l'un de nos hommes politiques et qu'après avoir combattu que l'on appelle à Italie la politique africaine, c'est-à-dire celle qui est favorable au développement de l'Erythrée, il a accepté l'être le gouverneur de cette même Erythrée. Peut-être est-ce une médisance; en tous cas, M. Martini qui avait publié auparavant un fort intéressant volume sur l'Erythrée, semble avoir compris à merveille la situation: conserver les territoires définitivement acquis sans chercher aucune extension, au contraire s'attacher à mettre en valeur ces territoires, et si tout ramener l'équilibre dans le budget en réduisant les dépenses exagérées. Comme de juste, cette politique qui consiste à empêcher que bon nombre de personnes vivent aux dépens de la colonie et par conséquent de la métropole, a soullevé pas mal de mécontentements en Erythrée, mais ces mécontentements sont tout à l'honneur de M. Martini et son gouvernement ne peut que l'engager à persévérer dans cette excellente voie.

L'ajouterai rapidement que le gouverneur intérimaire est M. le colonel Troja et que le territoire de l'Erythrée est divisé en trois commissariats généraux: Massaoeah, Asmara et Keren.

Ceci dit, rôveillons-nous, car je vous fais toutes ces réflexions pendant que je dors encore sur le pont de l'Indien, la chaleur rendant la cabine inhabitable. Et il ne suffit pas de se réveiller, il faut surtout débarquer. Or je ne vous apprendrai rien en vous disant que rien n'est compliqué comme un débarquement, lorsque l'on n'est pas à quai, et surtout lorsqu'on a comme moi dix-sept colis, hélas! On a d'abord descendu dans de grandes barques où soldats italiens qui sont embarqués sur notre vapeur, puis viennent le tour des passagers ordinaires.

Le navire est entouré d'un grand nombre de barques montées chacune par deux ou trois indigènes nus jusqu'à la ceinture et ayant oublié de faire gagner leur vie aux cordonniers; ils ne sont pas bruyants comme les bateliers d'Alexandrie, mais attendent au contraire avec une belle insouciance orientale que l'on daigne les utiliser. La couleur chocolat est la couleur dominante; nous aurons du reste le temps dans la suite de pénétrer les mystères ethniques de l'Erythrée.

Débarquons d'abord; nous accostons au quai—car Massaoeah est pourvu de quais—with notre barque chargée jusqu'à l'extrême limite et inévidemment avec dextérité par deux de ces jeunes «chocolats». Là, nous attend la redoutable épreuve de la douane, mais elle m'a été simplifiée par l'extrême obligeance de M. le directeur général des douanes italiennes à Rome, qui m'a donné une lettre de recommandation

pour son subordonné de Massaoeah; celui-ci se met à ma disposition avec la meilleure grâce et quelques instants après, mes bagages sont en route pour la gare du chemin de fer de Suti.</p

LA REPUBLICANA

Gran manufatura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos

DE JULIO MAILHOS

avenida General Houdeau 334 a 338, Depósito General y Oficinas
Calle 18 de Julio num. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL GAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio, esquina Andes - MONTEVIDEO

NUEVA SIRENA

DIEZ DIAS DE SALDO

Desde el 4 al 14 de Agosto pondremos en liquidación un magnífico surtido de mercaderías de estacion y artículos corrientes, despachados antes de la suba de derechos. No los detallamos por su gran cantidad, pero en nuestras vidrieras están con los precios.

3000 piezas de madras en saldo marcas de la casa, también despachadas antes del cumplimiento de los derechos de aduana.

CANALE HERMANOS

114 CERRO Y 11 BACACAY

NOTA—La Nueva Sirena es la única tiene al por mayor y menor que tiene casa de compras en París por cuenta propia, la cual gira con la misma razón social que la de esta plaza.

Únicos importadores de los verdaderos guantes Jouvin.

RUE DE PARADIS 50 - PARÍS

GRAN BAZAR ENCICLOPEDICO

CASA INTRODUCTORA Y FABRICA

SE VENDE OR MAYOR Y MENOR ... PRECIO FIJO Y AL CONTADO

Gran depósito de juegos de mesa, juegos de copas y vasos, juegos de cubiertos, juegos de batérie de cocina, lozas, cristalerías.

MIL ARTICULOS DE FANTASIA

CALLE MERCEDES, 381 y 38b, ESQUINA FLORIDA, 98, 100 Y 102

CARLOS SPANGENBERG & C. A.

CASA INTRODUCTORA

25 DE MAYO, 381 y 383

MONTEVIDEO

Espero vender en artículos de Mueblería y Tapicería. - Papel para la imprenta. - Papel para la impresión. - Papel para la impresión y litografía. - Papel para la impresión y litografía. - Papel para la impresión y litografía.

RESTAURANT DE PROVENCE

LENTU PAR AUGUSTE GERBETIN - GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEUR. On prend des pensionnaires à prix très modique. Nourriture et logement 1 piastre 20. On ouvre Salons pour familles. - On parie à domicile. - À côté du Palais du gouvernement, portée de tous les tramways, près du Théâtre Solis.

CIUDADELA 148, 180, 252 et 254

BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO GERBETIN

29 CALLE CANELONES - 20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	UNO DOC.	UNO DOC.
Baños higiénicos, con ropa	\$ 0.33	\$ 0.33
" sin ropa	0.21	0.20
" d'almohada con ropa	0.41	0.39
" " sin ropa	0.33	0.31
" do afroso, con ropa	0.41	0.39
" " sin ropa	0.33	0.31
" alcalino, con ropa	0.41	0.39
" " sin ropa	0.33	0.31
Baño salinero con ropa	\$ 0.61	\$ 0.60
" " sin ropa	0.53	0.50
Baño de ducha extrínseco con ropa	0.41	0.39
" " sin ropa	0.33	0.31
Baño hidroterapéutico y sin lluvia	0.41	0.39
" " con ropa	0.33	0.31
Baño lluvia, sin ropa	0.21	0.20
" " medicinal	0.21	0.20

Feuillet du "Courrier Franco-Oriental"

Du 6 Novembre 1898

VIRE DE BORD

PAR HECTOR MALOT

Tu te plas a Bellagio ! Je m'y plas parce que c'est beau, mais je m'y emmire parce que... parce que je m'y emmire. Il faut que tu saches que nous ne sortons presque pas, et, toujours enfermée dans l'appartement, ou toujours dans le jardin, ce n'est pas drôle, si encore nous dînions à table d'hôte, mais non, nous mangeons chez nous; je ne connais personne, personne ne nous parle, excepté les deux petites Américaines avec qui je jouais tout à l'heure.

Tu ne te promènes donc pas quelquefois en bateau ?

— Oh! si, tous les soirs, après dîner, mais pas pour longtemps, un petit tour seulement, et maman me ramène au bord, juste au moment où le lac est le plus beau, où les montagnes deviennent toutes roses et les eaux du lac toutes bleues, toutes bleues; tu verras ce soir comme c'est joli; et comme il fait bon se promener, comme c'est doux, on glisse sur l'eau calme sans s'en apercevoir, il semble qu'on rêve. Fanny m'attend au débarcadère; je rentre à l'hôtel avec elle et elle me couche. Si encore je pouvais m'endormir tout de suite; mais non, on fait de la musique dans le jardin, et au lieu que ça me donne idée de danser, ça me rend toute triste; je me demande quand nous partirons, quand tu reviendras; et quelques fois, en pensant que tu nous as quittées depuis si longtemps... alors, c'est bête, tu sais, je me mets à pleurer.

Elle lui prit la main et longuement l'embrassa.

Il se raidit contre son émotion: — Sois contente, dit-il, nous quittons Bellagio dans une heure. — Avec maman? — Non. — Elle reste? — C'est-à-dire qu'elle ne peut pas partir si vite; nous, nous partons tous les deux pour Cadenebbie... — Là-bas?

De sa main étendue elle montra de l'autre côté du lac, rias sur l'eau, un village dont les maisons faisent des taches blanches et rouges dans la verdure qui s'étageait derrière elle sur les pentes de la montagne.

— Ou nous attendrons ta mère jusqu'à demain soir.

— Elle viendra?

— Et si elle ne vient pas, est-ce que nous partirons tout de même?

— Oui, il le faut; je le conduirai en Bourgogne, chez grand'mère.

— Chez grand'maman, quel bonheur!

— Et comme j'ai un congé de trois mois, je le passerai avec toi, nous ne nous quitterons pas.

— Comme ce sera gentil !

— Autant pour moi que pour toi, ma maîtresse, car moi aussi j'ai besoin de rattraper le temps perdu.

Elle était rassérénée; le nuage avait passé, et franchement elle sourit à la perspective de la joie qui l'attendait à l'espérance d'une vie nouvelle où la tendresse du père et de la grand'mère l'envelopperait plus étroitement que celle de la mère souvent distraite et changeante.

Comme M. de Chamalières avait donné l'ordre de retourner à l'hôtel, elle se mit à lui montrer les endroits qu'elle connaît: Varenna sur la rive orientale; sur la rive occidentale, l'église de la Madone-di-S. Martino, où elle était morte un jour.

Puis elle lui expliqua la végétation des rives du lac:

P. S. N. C.

The Pacific Steam Navigation Company

LIGNE BI-MENSUELLE ENTRE LIVERPOOL, LE RIO DE LA PLATA ET LE PACIFIQUE

DEPARTS SUJETS A MODIFICATIONS

LE PAQUEBOT POSTE-ANGLAISE

ORCANA

Capitaine: F. E. KITE

Partira le 18 Novembre 1898

Pour Rio Janeiro, Lisbone, Vigo, La Pallice (La Rochelle), et Liverpool.

La Compagnie délivre des billets d'aller et retour à prix réduits, valables pour 1 an. Tous les paquebots ont à leur bord un institut et la masse à chambres, l'agent déclarera la lumière électrique et purifiera toutes les améliorations nécessaires dans le confort qu'on peut trouver pendant le voyage.

Pour plus d'informations s'adresser à l'agence, rue 23 de Mayo 214.

WILSON, SONS Y C. Limited

AGENTS

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

ROSARIO

Reconquista 323

San Lorenzo 1125

PARA EVITAR
LA CONFUSIÓN EN LAS ETIQUETAS
EXCEPCIONES:
1º La firma Chassaing p. "síla" en la etiqueta;
2º La misma firma, en 4 colores, puesta en el cuello del frasco sellado por la cápsula;
3º En la cubierta del frasco el Sello de la Unión de los Fabricantes encubriendo por completo la firma;
4º En cada página del folleto, el Firmatario Chassaing, Guion & C. Paris, visible al traducir (en parte).

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA, y en todas las principales Farmacias.
En 1881, VINO DE CHASSAING, fue galardonado con la medalla de Oro en la Exposición Universal de París. Desde tal época se extiende al mundo entero contra todos los enfermedades de las vías digestivas: Diarrea, Gastroenteritis, Tumulos, Co. catarrales, etc., Pérdida del apetito, etc.

El Extracto de Tabaco

EL ESQUILADOR

Mejor remedio del mundo para curar la SARA en las ovejas

Tiene Marca Registrada

METZEN VINCENTI Y C. A.

ÚNICOS INTRODUCTORES PARA EL RIO DE LA PLATA

MISIOVES 84 -- MONTEVIDEO

VICHY

VICHY, 3, Boulevard Montmartre, PARIS
FÁBRICAS EXCLUSIVAS en Vichy con las sales extráctiles de las aguas. Son de un sabor agradable y de un efecto sanador que no tiene igual. Una sola taza de té de Vichy es suficiente para curar la enfermedad de las vías digestivas: Diarrea, Gastroenteritis, Tumulos, Co. catarrales, etc., Pérdida del apetito, etc.

PARIS, 10, RUE DE LA COMPAGNIE DE VICHY
En París, Ávila, Madrid y Mérida, los productos artificiales procedentes de la casa de DEMARCHE, PARIS, Agentes generales de la C. A.

FERNET-BRANCA

Especialidad de BRANCA Hermanos de Milán

Los únicos que poseen el veritable y genuino proceso
Método de oro y agua y diploma de la Exposición de Viena 1873, Viena 1873, Milán 1873, Milán 1881, Milán 1883, Milán 1887, Turín 1881, Turín 1883 y muchas otras competencias.

Grandes RECOMPENSAS OBTENIDAS
Grandes diplomas de la Exposición de Barcelona 1888 y Palermo 1893, Medalla de oro a la Exposición Americana 1893, Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1882.

MÁXIMAS HONORIFICIAS
Únicos concesionarios para la América del Sur hasta 1892.

CARLOS F. HOFER Y C. GENOVA
EL FERNET-BRANCA es el licor más hábil conocido que existe. Es seductor, facilita la digestión; estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal de estómago, mal de hígado, spleen, malestar del mar, el sueño, vermifugo, anticelulítico, así fábrica según que sea como obesa por exceso de carnes y grasas. No deje al público engañar por las nocivas iniciativas que bajo varios nombres de FERNET-BRANCA se presentan, y pida legítimo.

FERNET-BRANCA
Únicos introductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay.

GRANADA Y C. MONTEVIDEO

142 - ZABALA - 144

Debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los falsificadores y contra los infractores a dicha concesión.

violent lui laissant sa tendresse avec sa gaieté lumineuse.

Assis à l'arrière de leur berceau, l'un contre l'autre, ils causent peu, le babil de Gabrielle s'était éteint, et les deux, inquiets surtout, écoutaient le bruit léger des rames, se regardant de temps en temps pour se sourire.

Quand la frêcheur de la nuit commença à leur envelopper les épaulas, elle leva les yeux sur son père:

— Veux-tu rentrer, dit-elle.

— C'est toi qui commandes; as-tu sommeil?

— Ça commence.

— Eh bien, rentrons.

— Et puis si j'ai envie de me coucher, ça n'est pas précisément pour dormir.

— Pourquoi donc?

— C'est pour que tu me couches, comme lorsque j'étais tout petit.

— Il y a longtemps qu'on ne m'a couchée. Je sais bien me déshabiller toute seule. Il a bien fallu que j'ap-

plisse.